

J'AI DÛ RÊVER TRÈS FORT



Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0041-2

© Philippe PETIT

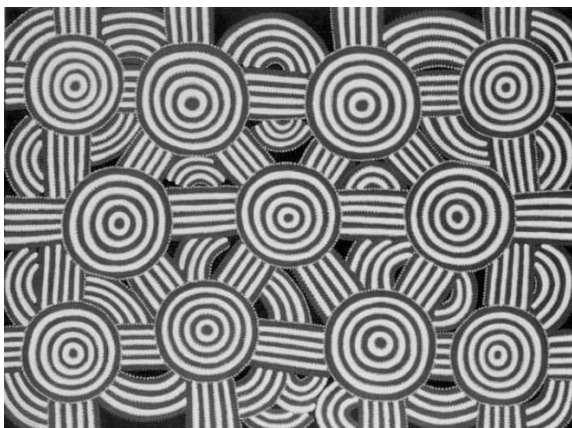
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Dépôt légal : Décembre 2014

« ... car l'existence n'a guère d'intérêt que dans les journées
où la poussière des réalités est mêlée de sable magique... »

Marcel Proust
À la recherche du Temps Perdu, 1919



Dave Ross Pwerle (1928 –)
Le rêve du Bandicoot, 1998

OCRE ROUGE ?

33 ans.

Dites trente trois.

33 ans, l'âge de Windee...

Windee l'aborigène marche seul en plein désert austral. Il va nus pieds. Une voix d'homme mûr l'accompagne. Celle du chef du village. Une belle voix, douce, un peu rauque, pas très roll...

- Voix du Chef : « La pluie tombait du ciel depuis des mois, depuis des mois et des mois... et les rivières débordèrent de leurs lits... et les mers, petit à petit, s'étalèrent sur la terre tout entière... Les animaux n'avaient d'autre choix que de se réfugier dans les arbres ou se fondre dans les eaux... et les hommes construisirent des maisons sur pilotis... Un jour, la pluie s'arrêta. La terre n'était qu'une grande flaque. Les crocodiles à belles dents et les échassiers à longs becs étaient devenus les maîtres des lieux. Un pacte avait été passé entre eux : interdit de chasser les échassiers. En échange, les longs becs s'engagèrent à fournir aux crocos la nourriture enfouie profond dans le sol et les fruits des arbustes. Les échassiers s'en nourrissaient eux-mêmes abondamment ; ils ravitaillaient aussi les animaux réfugiés dans les arbres. En échange de rien... Les koalas, eux, prirent l'habitude de se rassasier de feuilles d'eucalyptus exclusivement. Comme aujourd'hui... Mais la plupart des animaux n'étaient pas heureux de vivre ainsi perchés, en rescapés, sur cette terre aquatique... Alors, le Serpent-Arc-en-Ciel se manifesta. Il plongea de Ciel sur Terre et s'engouffra dans le sol... avant de repartir pour Ciel... et après avoir créé un trou géant sur Terre dans lequel se déversa le trop-plein d'eau... jusqu'à ce que la Terre retrouve petit à petit son aspect d'origine, son aspect d'avant les pluies torrentielles... Les animaux et les hommes regagnèrent leurs territoires, le soleil réchauffait les terres et apportait la vie... jusqu'à ce que le vent se lève. Le vent souffla fort, très fort, de plus en plus fort, pendant des mois, pendant des mois et des mois. Et tous les animaux furent pris dans le

grand tourbillon. Certains d'entre eux purent se cacher. D'autres furent happés par les airs et apprirent à voler ; d'autres encore, aux abords des lacs et des mers, apprirent à nager puis à vivre dans les profondeurs des eaux. Les hommes s'agrippèrent aux arbres et attendirent que le vent se calme... Un jour, le vent se calma. Tour à tour, les animaux et les hommes regagnèrent leurs territoires... Le soleil réchauffait les terres et apportait la vie... »

C'était un des contes préférés de Windee. Pourquoi celui-ci ? Windee seul le sait...

- Windee : « Merci, Chef ! »

Léger comme une plume dans l'immensité de sable ocre rouge, Windee sautille, d'une jambe sur l'autre, au gré de l'humeur et de l'instinct. Il se laisse aller à quelques petits bonds de joie, jubilatoires, frédasterriens, il joue à passer de case en case sur une marelle imaginaire, une marelle inventée, de la pointe des pieds...

Sur certains bonds, plus amples, plus enlevés, plus physiques, Windee retombe au sol pieds joints : de longues ondes ondulent et dessinent distinctement au sable tantôt des bêtes d'hier et d'aujourd'hui, tantôt des têtes de morts et de vivants. Comme dans ses rêves d'enfant, comme dans ses rêves d'antan.

Galerie des animaux se succèdent koala, kookaburra, wombat, dingo, ornithorynque, possum, bandicoot, crocodile, kangourou, diable de Tasmanie, procoptodon, émeu... Galerie des humains défilent visages de femmes et d'hommes aborigènes. Quelques têtes pâles surgissent aussi...

En somme, Windee s'amuse, comme un petit fou. Il prend plaisir à prendre plaisir, à danser dans les airs et croquer la vie à pleins pieds nus.

- Windee, *à la cantonade* : « Tu vois Michel, j'en suis sorti ! »

Windee l'avait échappé belle. Très belle. Oui, il revenait de loin...

Et tout redevenait enfin possible. Il savourait l'instant. Intensément. Personnellement. Comme il se doit, quand on sort de prison...

Windee éclate de rire.

Puis se rembrunit.

- Windee : « Tu m'réponds pas ?... Michel ! T'es où, là ?! »

Pas de réponse. Pas de réponse pour le moment. Pas de réponse pour le moment l'étonne. Windee aurait bien aimé le partager, ce moment, avec Michel. Il sait que Michel aussi aurait aimé le partager avec lui, ce moment là. Pas de réponse pour le moment l'inquiète...

Windee, la tête aux étoiles naissantes, reste songeur quelques instants... et poursuit, résigné, sa marche du désert, qu'est-ce que tu veux il répond pas il répond pas !

Mais non, impossible pour lui de se satisfaire de ce silence intense. Windee ne bouge plus. Il ferme les yeux... D'un coup, il bondit haut dans les airs et retombe au sol de tout son poids. Accroupi en plein sable, il observe se dessiner tout autour de lui le visage d'une femme blanche. C'est Micheline. La femme de Michel. Les Miches pour les intimes...

Windee comprenait maintenant pourquoi Michel ne pouvait se manifester plus tôt. Michel venait de lui faire signe, le visage au sable est la réponse. Windee sourit à Micheline de sable, s'en approche, s'agenouille doucement et l'embrasse, tendrement. Aussitôt le vent se lève, des souffles de didgeridoos rageurs transpercent l'espace, le visage de sable disparaît ; celui de Michel apparaît furtivement, avant de s'enfuir sous les assauts du zef...

Windee marche seul en plein désert austral. La poussière ocre rouge fait rafales... la nuit pointe le bout de ses ombres tandis que, partout dans le monde, on tchatte et tchate on line à donf, et pourvu que ça pulse, pourvu que ça buzze...

Générique de début

Au même moment, de l'autre côté de la planète, c'est dimanche matin. C'est dimanche matin et il fait un peu frisquet sur la capitale gauloise. C'est dimanche matin et rien que nous deux, ma mère et moi, chez elle, dans son riche appartement quoi qu'on die et dont la vue donne direct sur le parc des Buttes-Chaumont.

C'est dimanche matin et ma mère meurt, sous mes yeux, dans son lit. Elle s'évade en douceur, sans douleur...

Rien qu'elle et moi, rien que nous deux, en bonne compagnie.

Seule rôde un peu la Mort, seul le silence s'est glissé entre nous ; un silence léger, intime, un silence complice, éloquent, un silence qu'on ne se connaissait qu'à peine, un silence entre nous, qui ne nous surprenait pas, un silence de luxe, à vivre ensemble, rien que la mère et le fils, un silence pudique, un silence unique, un silence de mort...

Michel, lui, son mari mon père, avait passé l'arme à gauche depuis belle lurette. Et je ne m'attendais pas à ce que ma mère me susurre, d'un regard aimant, d'une voix libre, juste avant de passer de vie à trépas :

- Micheline : « Mon fils, je peux bien te le dire maintenant, Mike n'est pas... »

Générique de fin

Elle avait vu un peu court. Elle avait présumé de ses mots. Et tout ce que je sais, moi, à cet instant, c'est que Mike n'est pas... et que ma mère n'est plus.

Et dire que ma mère Micheline venait d'hériter d'une coquette somme d'argent, suite au cassage de pipe d'une tante à mon père son mari.

La tante était installée, depuis des lustres, depuis des lustres et des lustres, en Australie - sur l'île de Tasmanie plus précisément (voir sur la carte du globe c'est facile à trouver) - une tante australe complètement zappée de toutes et de tous depuis au moins autant de temps. Clamsée, Tata de Tasmanie se rappelait à notre meilleur souvenir. On t'aimait bien tu sais...

Et dire que Micheline, avec ce petit pécule, aurait pu s'occuper d'elle. Elle aurait pu rêver un peu plus fort, s'accorder de petits luxes et de menus plaisirs, elle aurait pu me dire que la vie parfois ne tient qu'à un fil, mettre du rimmel à Cécile, mais non, le hasard en a voulu tout autrement. Car la tante n'avait pas d'enfant mais avait couché mon père sur son testament. Veuve et seule au monde, depuis des lustres et des lustres, Tatasmanie...

La propriété de Tata était une jolie bicoque pourrie et les terres adjacentes le terrain de jeu favori des insectes et rampants les plus

venimeux de la planète. Toutefois, le tout avait une certaine valeur et, mes parents ayant été mariés par consentement mutuel sous le régime de la séparation de biens, la somme récoltée de la vente du domaine revenait légalement à ma mère, or donc, vues les circonstances, à moi. Joli coup...

Évidemment, je destinai 50% du pactole, soit 15 000 euros, à Mike, mon demi-frère aborigène par adoption. Pas chien...

Ainsi nanti, j'allais enfin pouvoir réaliser le projet que j'enrageais en sourdine depuis trop longtemps d'être infoutu de mener à bien, faute de kopecks notamment : retourner au pays. Refouler de la semelle mon sol natal. Remonter à la source... Et filer 15 000 à Mike.

Résumons-nous : je viens de recueillir le dernier souffle de ma mère, j'ai franchi tant mal que bien le fameux cap de la quarantecinquaine, il fait un peu frisquet sur Paris, j'ai quitté le pays kangourien, mon lieu de naissance, à l'âge de 3 balais révolus... l'était temps de la revoir, ma normandostralie, l'occasion s'offrait enfin à moi, sur un plateau, l'était grand temps de retrouver cette terre du bout du monde, celle de mon premier areu-areu en australopithèque dans le texte, séquence Émotion en perspective. Désolé, on toque à la porte.

J'ouvre. L'homme me tend la main molle et se présente : pompes fu. Croque-mort en chef. Ce croque-mort en chef-là avait dû être croque-mort en chef dans une vie antérieure, tant il dégoulinait suave à mon encounter de condescendances apitoyées : pro à mort, le croque.

Le corbeau se rendit direct au chevet de ma mère, l'œil humide, comme s'il allait direct à celui de la sienne, se signa devant elle tout en écrasant une rotule à terre. Puis il se précipita sur sa besace et en extirpa un gros dossier : s'agirait maintenant d'accomplir sur le champ les formalités d'usage, le Mont-Noir est de sortie.

Commentaire : curieuse, tout de même, sa façon de s'exprimer, au croque, toujours de côté, de profil bas. Sur son conseil, je choisis le marbre de Carrare et le suaire de chez Dior.

L'homme s'évertuait également, entre deux coups de tampon et trois grigris comme pour marquer le temps, à honorer la défunte. La défunte par-ci, la défunte par là, comme si je ne la connaissais pas, moi, la défunte, comme s'il ne savait pas, lui, que c'était ma mère à moi, là, la défunte. Comme si la défunte n'avait jamais existé. Comme si elle était

défunte depuis toujours, défunte de naissance, comme si elle était morte...

Allez-allez on conclue, un petit chèque funèbre pour la postérité, les formalités sont accomplies, plus le moment de s'éterniser, bye-bye le croque et Dieu pour tous...

Je laisse le monstre sur le palier, j'attends une petite minute ou deux et, à distance, lui emboîte la pompe.

Le fond de l'air est frais. Je coupe par le Parc, je rentre chez moi, le spectacle de dame nature est revivifiant. Revivifiant ou revigorant ? Revigorant ou ravigotant ? Ravigotant ou ravigorant ? Restons sur revivifiant...

Mon père était, chacun s'accorde à le dire aujourd'hui encore, un homme remarquable. Je suis bien placé pour le savoir, même s'il a pris la barque de Caron prématurément. Ma mère aussi était une femme formidable. J'en suis conscient. Quelle chance j'ai eue. Mes parents sont morts. Je marche seul dans le Parc, métronome. On ne voit pas que je pleure un peu. Les Miches, des gens hors du commun, agissant avec leur cœur comme premier radar de vie, quelle que soit la décision à prendre. C'est peut-être pour ça qu'ils ont vécu heureux ensemble, c'est peut-être pour ça que j'ai du mal ? Passons...

PAR LE PARC

Ça ne chôme pas au Parc des Buttes-Chaumont ce dimanche matin, ça djogue.

Individuellement ou par couples,
Par gros lots, par petits groupes,
Djoguent allegro ma non troppo
Les bipèdes dominicaux :
Des toumaigues et des costauds,
Des jeunes pousses et des vieilles peaux,
Des pinups et des laiderons,
Des blancs blacks jaunes beurs et blonds,
Très peu de bleus...

Les coureurs sont venus en nombre, les niveaux et les styles varient sur l'échelle de Zatopek : il y a les pros, les similibros, les papros... et les papros mais alors pas du tout. Charlemagne relève très nettement de cette dernière catégorie. Il djogue à la façon d'un grand ours brun si les grands ours bruns djouaient aux Buttes-Chaumont le dimanche matin. Mon conseil : ne pariez pas un zakopeck sur Charly, c'est bancrouté d'avance.

En revanche, Linda, elle, la gazelle. C'est la grâce, c'est la classe. C'est foulées élégamment enchaînées les unes aux autres affleurant à peine le sol, hanches exquises et chaloupantes, cuisses galbémenues, port de nuque altier... un vrai bonheur. Aussi, les coureurs mâles, le dimanche matin aux Buttes, bzzzent-ils allegrettissimo tout autour d'elle. Mais la reine des abeilles n'a que faire de ces bourdonnants roturiers en rut, elle djogue, poinbar. Même si parfois, voire souvent, de beaux ténébreux à prunelles de velours, casquettes vissées de travers, costumes croisés et pompes pointues, dents de neige et sourires ravageurs, découvrent leurs chefs sur son passage, tandis que rutilent leurs rétines et étincèlent leurs crocs... avant que de la chapobasser amplement, dessinant ainsi

dans l'espace de beaux Z et de grands 8. Mais Linda ne palabre, ne polémique ni ne transige avec les ténébreux, elle djogue.
Encore que y en a un il a l'air gentil...

Herbivore le chien est du genre à trotter derrière tout ce qui trotte.
À batifoler en solo aussi et humer l'herbe tendre. Ou emmerder Charlemagne. Selon l'humeur. Sa copine Quetsche, jolie chatte, joue de la patte avec les châtaignes-souris.

Et puis il y a les cavaladonneurs. Faut les voir se filer le train les uns les autres. Un cavaladonneur baisse de régime ? Son poursuivant ne manquera pas de lui passer sur le corps.

Casaque d'or, aérienne, invisible, tête aux étoiles, Léa bifurque et disparaît...

Une quinzaine de personnes courent en rond, à tout petit train, chacun une laisse à la main. Ils jappent de joie, tandis qu'autant de chiens et chats, assis plus loin sur une même ligne, attendent, affligés, que leurs maîtres en finissent avec leur rituel dominical à la con.

Face au lac, les grands arbres sont en beauté. De beaux bancs permettent aux assis de les contempler. Charlemagne, posé sur l'un d'entre eux, jambes allongées, récupère difficilement de sa dernière ligne droite oursebrune. Il lève les yeux. Le paysage est tout changé : une jolie jogeuse passe devant lui en pas chassés-croisés rapides. Charly note aussitôt que les bras de la donzelle volubilent face à lui tels de bataves moulins par temps de grand vent et que de grololos lajaunissent en rythme sous ses yeux : le spectacle est ravigotant, Charlemagne récupère vite... Déboule une kyrielle de poussettes drivées par la nouvelle génération, celle qui djogue and rappe. Charlemagne détecte quelques modèles de poussettes curieusement pininfarinées. À y regarder de plus près, ces engins semblent garnis de bébés automates : leurs yeux roulent, leurs paupières battent, leurs corps s'ébrouent, ils n'émettent que quelques rares borborygmes.

Les pousseurs de poussettes, fez anthracite vissés sur têtes, portent manteaux sombres et affichent visages blêmes.

Un cycliste à pied promène son mainate vert fluo ; bien campé sur le guidon, le volatile chante à gorge déployée...

À l'écart, un homme seul, paisible, joue du didgeridoo. Le son semble provenir du centre de la terre... et attire l'attention de l'espèce canine. Dont Herbivore. Les cabots viennent flairer l'extrémité de l'instrument, on s'interroge du bout de la truffe. Il s'en fallu d'un rien qu'on ne levât la patte, mais, à l'autre bout du didgeridoo, l'instrumentiste veille, un grand souffle-son tonitruant fait décamper la meute...

En bas des Buttes, une tribu djogue à tout rompre. Jusqu'à pussoif. Comme s'ils avaient raison perdue. Certains d'entre eux, désorientés, déboussolés, démagnétisés, ont comme unique modèle et référence Groucho Marx, marchant très vite et en boucle d'un point A à un point A. Ils titubent, ils ne vont pas tarder à subcouaquer, c'est cavaladonfé d'avance. D'autres, revigorés de désespoir, courent de plus belle, comme s'ils avaient folie gagnée. Pas pour longtemps...

Paul ralentit sa marche, aucune perle de sueur ne goutte à son front. Il prend maintenant place en bordure de trottoir. Paul est fildeféro-djogueur, c'est là sa spécialité. Il pose consciencieusement un pied devant l'autre. Désormais Paul le sait : il est au-dessus de la terre ferme, très haut, très seul, tout ne tient plus qu'à un fil. Sous lui, phénoménal et majestueux, Uluru, monolithe immense ocre rouge tombé du ciel en plein centre du désert austral au temps des Ancêtres, poumon spirituel de tous les aborigènes...

Au loin, un 4X4 d'un modèle périmé, un pickup de marque inconnue, roule vaillamment dans le désert.

Le véhicule entre dans un drôle de bled où quelques bicoques défaites se tirent la langue, où siège une société d'exploitation minière, où l'unique bar ne désemplit jamais.

Je me gare devant la société, descends du pickup et monte les quelques marches qui mènent à l'entrée de la OT Company...